

2

L'enfance, la famille

Revenons au point de départ. Là où tout a commencé. Je suis né au Maroc, à Casablanca, le 22 octobre 1971, il y a maintenant un peu plus de cinquante ans. Mes parents, Fatima et Mohamed, sont arrivés en France en 1960. Quand il quitte le Maroc, mon père est tourneur fraiseur. Au tout début des années 1960, ça commence à chauffer sérieusement en Afrique du Nord. Le patron de l'entreprise dans laquelle il travaille sent qu'il faut partir. Mon père le suit. Mes parents s'installent d'abord à Geaune, dans les Landes. Cela se passe mal pour le patron de la société où mon père travaille, notamment sur le plan familial. Il se suicide après s'être séparé de son épouse et mon père se retrouve sans emploi.

En 1969, après ce drame, mes parents se rapprochent de Bordeaux et se posent à Mérignac, résidence du Burck. Ils ne s'y sentent pas bien. En 1972, après ma naissance, ils décident de s'installer à Gradignan, un secteur moins urbanisé, à l'époque, que Mérignac. Quand ils arrivent dans le quartier de Barthez, il n'y a d'abord que deux bâtiments. Mes parents s'installent dans le second. Deux ans après, ils emménageront dans le bâtiment 3 qui vient d'être construit. Ma mère y a vécu jusqu'à son décès le 23 février dernier.

Mon père y vivra jusqu'en 2001. Une année chargée en émotions pour moi. Il a été emporté dans la nuit du 1^{er} novembre 2001, un moment crucial et bouleversant de ma vie. Cette année-là, j'ai trente ans, je viens de gagner mon premier titre de champion de France professionnel. Mon père est venu me voir boxer quelques mois plus tôt, le 22 juin 2001. La seule et unique fois où il a été présent au bord d'un ring pour me voir combattre.

Sur le coup je ne suis pas bien. On va l'enterrer au Maroc. Je veux arrêter la boxe. J'en fais part à ma mère qui me dit :

— Surtout pas ! Ton père était fier de toi.

Ça m'a donné envie, avec encore plus de force. Je dois faire mes preuves deux fois plus. Depuis ce jour-là, j'ai encore plus de rage quand je monte sur le ring. Je m'entraîne très dur. Je ne fais que cela. Avant chaque match je suis en transe. Au plus profond de

moi, j'entends ma mère me dire : « Ton père est fier de toi. »

Mes parents ont souhaité que je naisse au Maroc. Je suis revenu en France, à Gradignan, quelques mois après mon arrivée au monde. Quand je pense à mon enfance, quand je me vois en photo, j'ai de la peine pour cet enfant. À cette période nous vivons dans un quartier où les familles d'immigrés se comptent sur les doigts d'une seule main. Je n'ai pas besoin d'attendre bien longtemps pour subir le racisme. Dans ma tête, je me considère pourtant comme un petit Français. Ça commence à l'école primaire avec les filles qui disent : « Yeux bleus, yeux d'amoureux, yeux verts, yeux de vipère, yeux marron, yeux de cochon. » Un grand classique dans une cour d'école, mais qui fait mal quand on n'a pas la bonne couleur...

Un soir, j'ai dix ans, pas plus, je suis déprimé à force d'entendre : « Sale Arabe, t'es sale, ne me touche pas. » Je ne suis pas un enfant méchant, je suis gentil. D'ailleurs, je suis souvent en quelque sorte le confident. Celui à qui l'on raconte des secrets, à qui l'on peut dire des choses. Ce soir-là je me mets la tête dans un coussin. Je veux m'étouffer. Je suis perdu. Tout est confus et se bouscule dans ma tête. Qui suis-je vraiment ? Un méchant ? Un gentil qui écoute, qui peut protéger ? Un méchant bagarreur ? Un nul ? Je redouble le CP, le CE2... Très vite, je prends deux ans de retard. Je fais pipi au lit. Mes parents sont très attentionnés envers

moi. Ma mère m'emmène consulter un psychologue, ce qui est rare à l'époque.

Dans mon école, il y a un gars qui joue au caïd. Un jour, il me provoque, s'imaginant peut-être que je vais me laisser faire. Nous nous sommes battus dans la cour de l'école le Pain-Franc, elle est située près du quartier, à environ quatre cents mètres de chez nous. J'y vais avec le courage, la hargne. Je ne me laisse pas faire. Je prends le dessus sur lui. À partir de cet instant, le regard des autres change. C'est à la fois le déclic et le piège. Je comprends que je suis reconnu parce que je prends une place. Avant, j'étais un confident ; subitement, en quelques instants, je suis devenu quelqu'un d'autre. Mon image a changé, je deviens rapidement un garçon sur qui on s'appuie pour rechercher sa protection. Je me rappelle très bien le gars avec qui je me suis battu, il s'appelait Stéphane. Il est devenu mon copain pendant plusieurs années.

Puis je rentre au collège. Là non plus, ce n'est pas une réussite. C'est le moins que l'on puisse dire. Je ne suis pas un bon élève et j'ai tendance à confondre la cour de récréation avec un ring. Mes résultats tournent autour de la moyenne. Pas plus. Je redouble ma quatrième et je me fais virer du collège Alfred-Mauguin de Gradignan. Je vous laisse deviner pour quelle raison... Pour bagarre. J'arrive en troisième dans un nouvel établissement. Je change de commune. Je suis à Chambéry, à quelques kilomètres

de Gradignan. Mais je suis et je reste un étranger. Je découvre une nouvelle forme de racisme, qui n'est pas liée aux origines ethniques, mais tout simplement au territoire. Je suis une nouvelle fois exclu pour... m'être battu. La scène se passe dans les cuisines du collège, j'ai deux gars contre moi. Très agressifs. Je prends un couteau qui traîne et leur dis :

— Le premier qui approche, je le coupe en deux !

Heureusement, cela n'est pas allé plus loin. Mais, évidemment, ça ne se passe pas bien pour moi. Une fois encore, je vais être convoqué dans le bureau du directeur en présence de mon père. Je suis viré sur-le-champ.

Je n'oublierai jamais la scène du retour à l'appartement avec mon père. Il conduit et ne décroche pas un mot. Je le sens très tendu. J'ai honte de moi et de mon comportement. Je me dis subitement : « L'école, c'est fini. »

J'approche de seize ans, je fais des petits boulots dans le bâtiment. C'est la galère. Je ne peux pas et ne veux pas rester à rien faire chez mes parents. Je ne suis pas heureux, je ne me sens pas bien. Sauf dans le sport où j'ai des compétences. Je comprends que je peux gagner ma vie dans ce domaine. Cela renforce encore cette envie de réussir. J'ai découvert le sport avec le football, très jeune, à Gradignan, en mini-poussins, mais j'ai vite compris que je ne suis pas fait pour les sports collectifs. À treize ans, j'arrête le

foot, je me mets à la natation à Talence. Un sport très dur, exigeant. Je finis par m'entraîner six jours sur sept. Ma spécialité est le fond, sur 1 500 mètres. Je dispute des compétitions au niveau national. Ce sport m'apporte énormément sur le plan mental mais également sur le foncier.

Il me servira ensuite. Je quitte les bassins de natation – j'y reviendrai – et je découvre une autre discipline sportive. À quinze ans, toujours à Talence, en cadet, je signe une licence dans un des plus grands clubs d'athlétisme de la région. Je commence fort, par un record du club sur 1 500 steeple. À ce jour, il figure toujours au tableau d'honneur de cette association. Je suis repéré par un éducateur sportif de l'ASPTT Bordeaux. Il m'avait remarqué dans des cross scolaires. Mes parents ne sont pas contents. Ils me disent : « Le foot tu arrêtes, la natation tu arrêtes, et maintenant tu fais de l'athlétisme. » En fait, je veux monter sur les rings, mais ils s'y opposent, alors que j'ai toujours été attiré par le noble art. J'ai seize ans. Un week-end sur deux, mes parents viennent me récupérer au commissariat. Je commence à me tailler une réputation de bagarreur. Je suis celui qui n'a pas peur de prendre des coups.

À force d'habitude, je ne suis pas dépaysé dans un local de police. À dix-sept ans, je suis convoqué par un inspecteur de ma commune. Il ne rigole pas. C'est un flic à l'ancienne. Il sort vite la boîte à baffes.

Je vous laisse deviner le motif de mon invitation au commissariat... c'est pour une bagarre. Une de plus... Je suis assis devant son bureau. Il se lève et tourne sa cheville. C'est sûr, je vais m'en prendre une, comme dans les films. Comme Patrick Dewaere dans *Coup de tête*, le film de Jean-Jacques Annaud sorti en 1979, quand l'inspecteur de police incarné par Gérard Hernandez lui balance une de ces mandales... Je ne me dégonfle pas. Ce n'est pas de l'arrogance. Une fois de plus, je n'ai pas cherché la confrontation physique, mais je suis obligé de répliquer, d'aller au casse-pipe, peu importe qui j'ai en face de moi. On m'agresse, je me défends. Je lui dis :

— Écoutez, si on y va, ça m'pose pas de problème et j'ai pas peur. Mais une chose est sûre, vous s'erez le prochain sur ma liste. Mais si ça tourne mal pour vous, jurez-moi que vous porterez pas plainte !

Il a décroché un sourire en coin, il s'est assis, et ça s'est terminé là. Je l'ai revu il y a quelques années dans un magasin de bricolage de la région. Il m'a reconnu. Il est maintenant à la retraite et on a reparlé du bon temps...

Dans le quartier, dès qu'il y a un problème, les regards se braquent sur moi et sur mes amis. Je dois avoir dix-sept ans, je suis avec un copain près de notre immeuble. Il a une bricole à se reprocher, mais ce n'est pas l'affaire du siècle. Une patrouille de la

BAC¹ nous repère. Juste avant qu'ils nous emballent en mode cow-boy, mon frère tente de s'interposer avec ses amis.

— Mais qu'est-ce que vous faites ? Laissez-les, ils ont rien fait de mal !

Les flics tiennent en respect mon frère Yassine et ses amis avec leurs armes. Ils nous emmènent au bout de la résidence. Nous sommes assis sur la banquette arrière du véhicule banalisé. Ils nous font cela au bluff. Le policier qui conduit nous lance :

— Eh les gars, vous avez fait quoi ?

On se demande bien ce qu'ils nous veulent. Mon pote, qui s'appelle Pedro, est en panique. Ils nous relâchent finalement sans explication et nous convoquent au commissariat le lendemain. J'y vais tout seul, sans Pedro. Je leur fais remarquer que les deux types qu'ils recherchent, pour une histoire de vol à main armée dans un hôtel, n'ont pas du tout notre profil. À la lecture du procès-verbal, je me rends compte qu'il s'agit d'une affaire très sérieuse, un braquage avec une arme à feu. Le signalement des types qu'ils recherchent n'a strictement rien à voir avec le nôtre. Tant sur la chronologie des faits que sur la morphologie. Je vais vite apprendre que les flics le savent. Ils nous ont serrés juste pour nous faire comprendre qu'ils veulent nous emmerder, comme on les emmerde, selon leur expression.

1. Brigade anticriminalité.

Qu'on le veuille ou non, quand tu as une tête d'Arabe, tu peux être victime d'une injustice et d'une bavure à tout moment. Que ce soit pour un simple contrôle d'identité, une recherche d'emploi... ça peut être très compliqué.

À dix-huit ans, en 1989, j'ai une voiture que mon père m'a donnée. Par hasard je pousse la porte d'une salle de boxe. Je croise un ami, devenu champion d'Europe de boxe thaï. Il me confie qu'il a financé la moitié de son voyage pour son combat à l'étranger, d'où il revient. À ce moment-là, je me dis qu'il est impossible pour moi de payer pour me faire taper dessus. Une carrière professionnelle dans le sport me trotte cependant dans la tête.

Surtout dans la boxe. Je rencontre d'abord un entraîneur qui me propose la boxe pieds poings, comme la boxe thaïe. J'aime bien cette discipline mais les gains sont loin d'être motivants. Je rencontre ensuite un autre boxeur, en première série amateur. Spécialisé dans l'anglaise, il s'appelle Akim. Il me confie qu'il touche 1 000 francs par combat. Pourquoi pas moi ? J'en salive déjà. Prendre 1 000 balles et défoncer un mec ? J'y vais ! Je m'inscris à Pessac-Bellegrave en fin de saison.

Une semaine avant de signer ma première licence, je traîne dans le quartier près du foyer Saint-François-Xavier. Des pépites du noble art sont passées

par là. Pas très loin, il y a aussi une zone commerciale. Mais il y a aussi de fréquents règlements de comptes. Il y a beaucoup de rivalités entre les jeunes de Saint-François-Xavier et ceux de notre quartier. Pedro, un copain, a d'ailleurs eu une embrouille avec des gars qui fréquentent ce foyer. Il vient nous voir et nous explique qu'ils lui sont tombés dessus à plusieurs. Et pas en mode amical. Plutôt en version explication musclée... Il les a repérés à l'arrêt de bus proche de leur foyer. Ni une ni deux, on décide d'y aller. Sans trop se poser de questions, on monte à quatre dans ma voiture et on fonce. En arrivant, on voit deux ou trois types détaler en nous voyant. On n'est pas encore descendus de la voiture. Pedro nous accompagne. Il me montre son agresseur. Il est resté sur place. On descend de ma Renault 9 rouge bordeaux. L'agresseur de Pedro n'a visiblement pas peur et ne va pas comprendre ce qui va lui arriver. De toute façon, je suis bien décidé à ne pas lui laisser le temps de réfléchir. Déterminé à abréger rapidement la confrontation, je frappe le premier et lui balance une série de coups qui l'envoient aussitôt au sol. Il se relève et détale aussi vite que ses potes. L'histoire s'arrête là. Quant à nous, nous remontons dans la voiture et retournons bêtement et inconsciemment au quartier.

Le lendemain, je vais à la salle de boxe pour mon premier cours. Nous sommes en juin 1990. J'ai déjà

payé ma licence. Je pousse la porte du vestiaire. Au moment où je pose mon sac et où je déballe mes affaires, j'aperçois le type avec qui j'ai eu une embrouille la veille. Il est avec ses potes boxeurs, tous licenciés du club où je viens de m'inscrire. Il me montre du doigt. Je me dis que ça va encore mal tourner. Je pose mes affaires et j'y vais au bluff. Il est impossible pour moi de faire demi-tour. Je vais au contact, je lui montre une fois de plus que je suis déterminé. Je le bouscule en lui demandant :

— C'est quoi ton problème ? T'as pas encore compris ?

Ses copains nous séparent. Ils me demandent ce qui s'est passé. Je leur explique qu'il est venu avec ses amis agresser un de mes camarades, et que je n'ai pas accepté cela. Je suis venu lui faire comprendre que je ne suis pas d'accord. Ses amis boxeurs, qui vont aussitôt le mettre à l'écart, me disent qu'ils apprécient mon courage, et qu'ils ont kiffé ma réaction. Je suis retourné reprendre ma place, en me disant : *Putain que j'ai eu chaud*. D'autant plus que ces gars-là sont les figures du club. Depuis, ils sont devenus mes amis. Il y a David S. et Jean-Claude A.

C'est d'ailleurs grâce à ce dernier que je prends confiance. Il me prend sous son aile. Il a vite compris que j'ai une belle frappe. Il me dit :

— Tarik, tu fais mal quand tu frappes. Si tu travailles techniquement, tu vas y arriver.

Le physique et le foncier, je les ai acquis avec des années de travail grâce à la natation et à l'athlétisme. Jean-Claude est ensuite passé indépendant. Il a plus d'une trentaine de combats amateurs à son actif à cette époque. Il mesure 1,70 mètre pour 65 kilos, c'est un super-léger. Il est originaire de la communauté des gens du voyage. Quand il me parle, il me fait rigoler. Il a toujours un léger sourire avec une dent cassée devant. Il est placé au foyer Saint-François-Xavier mais loge en ville dans une chambre individuelle. Il y a une trentaine d'années, les indépendants étaient dans une catégorie située entre les amateurs et les professionnels. Ils pouvaient combattre soit en quatre rounds de trois minutes en professionnels, soit en amateurs, en cinq rounds de deux minutes. Jean-Claude est le premier à croire en moi. Il me dit :

— Sois sérieux, tu vas y arriver.

Et puis il s'est hélas mis à fumer. Ça lui a joué des tours car sa condition physique en a pris un coup. Ça l'a bloqué. Sans cela, il aurait pu faire une très belle carrière. Il en est d'ailleurs conscient et me met en garde sur l'hygiène de vie à tenir.

Un autre boxeur m'impressionne, David. Il a un punch naturel, électrique. Lui aussi est devenu un ami. Il a une de ces puissances ! On ne peut pas l'arrêter. Il met des KO impressionnants. Amateurs ou professionnels, n'importe qui peut aller au tapis, avec lui. Au départ, il est à 63 kilos, en super-léger. Il finira

à 72 kilos. Mais avec un autre encadrement, à mon avis, il aurait fait une carrière encore plus belle que celle qu'il a eue... C'est du gâchis. Il aurait pu être largement champion du monde. Je le voyais en sparring à l'entraînement, avec des gants de 18 onces. Normalement, cette taille est réservée aux poids lourds. Malgré ces gants surdimensionnés pour lui, il arrivait à mettre KO plusieurs partenaires d'entraînement (des sparring-partners), dont des professionnels hors région de niveau national venus croiser les gants avec lui. J'ai rencontré des milliers de boxeurs, mais il fait partie des trois types qui m'ont vraiment marqué, avec le Chilien que j'ai rencontré en Amérique du Sud, avant de me préparer pour mon passage chez les pros (j'en parle plus loin), et Jonak que j'ai combattu en Pologne. La puissance de frappe, en boxe, c'est comme en football, tu l'as ou tu l'as pas. Il y a la technique, c'est une évidence, mais il y a aussi un côté surnaturel comme un don du ciel.

David, j'ai beaucoup de peine pour lui, c'est un talent gâché. Il a combattu contre des boxeurs réputés très durs, voire terribles, qu'il a mis en difficulté. J'ai en mémoire une finale de coupe de France en 2000, pendant laquelle il est injustement disqualifié pour un coup donné après le gong final. Un match de folie où les combattants ont goûté au tapis chacun leur tour. À l'issue du match, ils étaient comme deux zombies. Des matchs comme ça, tu en fais deux dans ta carrière,

tu termines à l'hôpital psychiatrique. Son adversaire a été vaincu en dix combats professionnels. Il avait une physionomie impressionnante. Musclé, pas un gramme de graisse. Combattre contre un tel compétiteur laisse entendre qu'il faut être prêt à aller au casse-pipe. L'adversaire de David n'est d'ailleurs pas sorti indemne de ce combat. Ça a été le dernier et il a même effectué un séjour en psychiatrie par la suite. Il n'est jamais allé en finale de championnat de France. La seule chance de ceinture qu'on lui ait donnée était contre Jackson Osei Bonsu, un champion d'Europe, pour un championnat de Belgique qu'il a pu disputer à l'époque. Il a un an de moins que moi et n'est jamais allé en équipe de France.

Aujourd'hui encore, je pense qu'un jeune boxeur prometteur comme David peut passer à travers les mailles du filet d'un beau parcours international. Le milieu de la boxe est un système pourri par beaucoup de personnes, organisateurs, promoteurs... Ils ne pensent qu'à leur intérêt personnel financier avant celui de leur boxeur. David, c'est 57 combats professionnels. Il est passé pro en 1994. Ce sport est paradoxal. On s'en met plein la tête pendant un temps, comme si on était les pires ennemis du monde, et juste après, à la fin de la séance, on sort de la salle et on passe de bons moments ensemble. Sans passer pour un ancien combattant, sans être un adepte du « c'était mieux avant », j'ai le sentiment qu'à notre époque,

on ne se faisait pas de cadeaux. Au-delà de mettre les gants, tu sais que tu vas souffrir physiquement. Et surtout qu'il ne faut ne pas se plaindre. Nous étions plus durs au mal. Au fil des années, je constate que les jeunes s'entraînent dans des conditions beaucoup moins dures que celles que j'ai connues.

En septembre 1990, je signe dans le même club que David dans le but de me tester et de voir mon niveau. J'ai à peine trois mois de salle. En octobre, à Arcachon, je dispute mon premier match officiel en amateur en trois rounds de deux minutes, en walter, 65 kilos. Je suis excité à l'idée de monter une première fois sur le ring. Et, cerise sur le gâteau, je vais avoir un petit billet quelle que soit l'issue du match. Cela va m'aider pour commencer à rembourser ma licence. Je suis gonflé à bloc. Je combats à l'extérieur, à Arcachon. Je me souviendrai toute ma vie du ring et de son plancher en bois. Ça résonne quand on se déplace ou quand un coup arrive à destination. Et je ne parle pas du « boum » quand on se retrouve par terre. Dès le premier coup de gong, je n'entends pas les conseils de mon entraîneur depuis mon coin. Je suis focalisé sur mon adversaire. L'effet tunnel. Je ne vois que lui. Tel un félin prêt à fondre sur sa proie, je fonce sans réfléchir. Une erreur d'amateur. Je n'arrive pas à appliquer ce que j'ai appris à l'entraînement. Lors de la minute de repos, mon coach est furieux. Ce n'est pas de la boxe, c'est de la bagarre. Je gagne aux points mais

mon entraîneur n'est pas content de ma prestation. Et il me le fait savoir. Mais j'ai touché mon premier cachet. 80 francs... Une douzaine d'euros.

Il me faudra quatre ou cinq matchs pour réussir à me maîtriser et pour arriver enfin à reproduire ce que j'ai travaillé pendant les séances d'entraînement. Cette discipline, ce n'est pas seulement un combat contre un adversaire, mais aussi une confrontation contre soi-même. Car ton pire ennemi est en toi.

La boxe, ce n'est pas attendre le gong et foncer, c'est de la technique, du travail d'esquive et de feinte. Toucher sans se faire toucher. Ce n'est pas pour rien qu'on l'appelle le noble art. Il y a beaucoup de similitudes avec l'escrime, sans déplacement latéral. La première fois que tu montes sur un ring pour un combat officiel, c'est une découverte. Tu ne comprends rien du tout. Il faut souffrir à l'entraînement avant de pouvoir réaliser quelque chose de propre au combat. Il y a une pression folle. Tu ne connais rien ou presque de ton adversaire, tu ne sais pas comment ça va se passer... Le stress peut être tellement important que non seulement tu es focalisé sur ton adversaire, mais en plus, tu n'entends rien. Certains peuvent rester tétanisés et vite comprendre qu'ils ne sont pas faits pour ce sport, quand ça ne tourne pas au combat de rue.

Lors d'un de mes premiers combats amateurs, mon adversaire, originaire du Lot-et-Garonne, m'insulte. J'ai tort de répliquer, je lui dis qu'il va manger. Il me

met un coup de genou après être allé au sol. Nous sommes disqualifiés tous les deux. C'est ma première défaite et elle me sert de leçon. Quoi qu'il arrive, tu ne dois pas entrer dans la provocation, il faut garder ton sang-froid et une parfaite maîtrise de toi. Et puis au fil des matchs, l'expérience rentre. En amateur, souvent dans les premiers combats, on ne pense qu'à taper dans la tête, alors qu'il y a le travail au corps. C'est du travail. Beaucoup. Tu peux être champion du monde dans la salle et être en dessous de tout en compétition. Rien ne vaut un combat officiel.

Avant un match, j'étais en transe. Il y a plus de pression à domicile qu'à l'extérieur. Tout est dans la tête. J'ai connu un peu de pression psychologique en natation, en athlétisme aussi, mais en boxe, ça n'a rien à voir. À mon sens, c'est encore plus dur que le vélo qui est pourtant une discipline sportive très difficile. En boxe, si tu ralentis, si tu baisses la garde, tu le paies cash. Tu n'as pas droit à l'erreur. C'est dur, c'est beaucoup de travail. Mais cela ne me fait pas peur et surtout, cela me plaît. La boxe, c'est comme la vie, il y a des moments de réussite et des périodes difficiles où il faut faire face.